

Le Dépôt

Hachem Foda

Maître de Conférences à l'Université de Paris VIII-St Denis

Afin de ne pas trop m'éloigner du thème général qui nous réunit ici, j'ai sélectionné dans l'œuvre immense de N.Mahfûz (une cinquantaine d'ouvrages s'étendant sur près de soixante ans) deux motifs, qui sont du reste étroitement liés: celui de l'histoire et celui du pouvoir.

L'œuvre de Mahfûz interroge inlassablement l'énigme que constitue un héritage, sa transmission et destination; ses romans, j'en donnerai quelques exemples, sont traversés par les motifs de la succession, de la filiation, de l'alliance et du testament ou par ceux, connexes, de la légitimité, du droit, de la bâtardise, de la fidélité et de la trahison, autrement dit par le problème du rapport toujours retors entre le dépositaire d'un héritage matériel ou symbolique (souverain, père, autorité politique ou religieuse etc.) et ses héritiers ou successeurs. Et c'est une telle pensée de l'histoire comme tradition ou transmission d'un legs qui me retiendra.

Un premier signe de l'importance d'un tel schème dans l'économie de l'œuvre nous est fourni par le recours fréquent qui y est fait au "roman cyclique" relatant l'histoire de plusieurs générations d'une même famille, ainsi que celle des différents avatars d'un patrimoine confié par un ancêtre à la garde de sa descendance. De ce genre romanesque Mahfûz explorera tantôt le versant "historico-réaliste" notamment dans sa Trilogie et tantôt le versant "mythico-allégorique". C'est à certains romans ou récits appartenant à ce dernier versant que je m'intéresserai tout à l'heure.

Mais avant d'y venir je voudrais rappeler que les trois premiers romans qu'écrivit Mahfûz (publiés entre 1939 et 1944) relèvent de ce qu'on appelle le roman historique: leur action se situe dans l'Égypte pharaonique. Or il est significatif que dans le premier d'entre eux (donc le tout premier roman que notre auteur ait publié) intitulé '*Abath al-aqdâr* (Les Caprices du destin ou encore *L'ironie du sort*) l'intrigue se noue autour de la question de la succession. En effet ce roman, dont l'action se passe au temps du pharaon Chéops, s'ouvre sur une scène où un vieux devin annonce au souverain qu'aucun de ses fils ne lui succédera au trône et qu'après lui le pouvoir échoira à un étranger, Dadaf, le fils du grand prêtre de Rê, qui sera donc le fondateur d'une nouvelle dynastie. Cette prédiction qui donne le branle au récit finira par se réaliser malgré tous les efforts déployés par le pharaon pour s'y opposer. Bien plus, c'est ce dernier qui, de son plein gré, finira par désigner Dadaf comme son successeur. Le sort est ici le nom de cela (aléa, chance ou hasard) qui est radicalement hétérogène à l'ordre du calculable ou programmable et vient interrompre la chaîne naturelle de la filiation, suspendre la loi de l'hérédité, et dérouter l'héritage. La parole augurale du devin qui résonne à l'ouverture de l'histoire, annonçant la fin d'une dynastie, rappelait d'emblée l'impitoyable loi de la succession et son essence inaugurale, Celle-ci ne peut avoir lieu dans le même temps que ce à quoi elle succède. En fait si la succession ne peut s'inscrire dans la continuité du temps, c'est parce qu'elle n'a pas lieu dans le

temps -son événement suppose une irréductible rupture et annonce un autre temps, ouvre une autre histoire, c'est-à-dire répète en l'annulant une ancienne alliance, un ancien testament. Une succession marque un recommencement mais ne succède à rien. L'héritier, toujours en droit un étranger, même quand il s'agit du fils le plus filialement respectueux, ne peut recevoir d'un autre ce qu'il reçoit qu'en se le donnant à lui-même, ce qui implique toujours une part essentielle de trahison et d'usurpation. C'est pourquoi un étranger peut toujours en fait être plus fidèle qu'un héritier présomptif à la logique de l'héritage.

J'en viens maintenant à cette partie de la production romanesque de Mahfûz que j'ai qualifiée de mythico-allégorique. Pourquoi parler de mythe ou d'allégorie à propos de ces romans (dont trois au moins ont été traduits récemment en français: *Les Fils de la Médina*. [dont le titre arabe *Awlâd Hâratinâ* signifie littéralement Les Habitants de notre quartier] Récits de notre quartier et L'épopée des gueux)? Eh bien parce que les événements de ces romans entretiennent avec l'histoire de l'Égypte un rapport fort singulier, En effet bien qu'ils se situent géographiquement dans les frontières de ce pays (il s'agit toujours d'un quartier (*hâra*) du vieux Caire) et s'inscrivent dans son histoire (quelque imprécis qu'en soient les repères), ces événements gardent un caractère essentiellement inaugural. Ils forment l'archi-histoire ou la proto-histoire d'une communauté qui, tout en appartenant à la nation égyptienne, en redouble le moment de naissance et de constitution.

Le cadre de ces romans est je le disais, le quartier c'est-à-dire, dans ce cas, un espace géographique - en vérité une unité territoriale et une aire de juridiction autonome - dominé par la figure mi-légitime, mi-historique du *futuwwa*, chef de bande qui incarne la loi et dont l'action fondatrice amorce le destin national de ceux sur qui s'étend son autorité (les habitants du quartier), Déchirant le temps de l'histoire effective, dans l'enchaînement de laquelle il est pourtant pris, l'événement absolu, c'est-à-dire absolument imprévisible, que constitue l'accession au pouvoir du *futuwwa* en rappelle l'origine enfouie. L'avènement du *futuwwa* marque ainsi le retour "dans" l'histoire de la nation égyptienne, du moment de fondation originaire qui, sans être simplement compris dans la mémoire et la tradition de cette histoire en aura annoncé le coup d'envoi. Cet événement fabuleux et en un certain sens anhistorique, sans lequel la communauté ne peut compter mais qu'elle ne peut intégrer dans ses comptes, se répète à chaque succession. On peut lire dans le prologue des *Enfants de la Médina* une phrase qui résume assez éloquemment le caractère originaire de l'acte de fondation du quartier par le *futuwwa*. Pour décrire ce dernier on nous dit : "Il est à l'origine de notre quartier [*asl*, fondement] et notre quartier est à l'origine de l'Égypte mère du monde...

Comment par ailleurs ne pas relever que ce roman, *Les Enfants de la Médina* publié en 1959, soit vingt après *L'ironie du Sort*, commence lui-même par une scène qui n'est pas sans analogie avec celle qui ouvrirait ce dernier? En effet le patriarche Gabalâwî, dont on vient de nous dire qu'il est le fondateur du quartier d'où devait naître l'Égypte, voire le monde entier, réunit ses fils pour leur annoncer, sans la moindre explication ou justification, sa décision de confier la gestion du *waqf* (bien de mainmorte : bien ou ensemble de biens, généralement immobilier, instaurés en fondation pieuse ou charitable) à Adham, le benjamin de la famille né d'une esclave noire, et ce faisant d'en écarter son fils aîné. Ainsi

comme dans le roman historique, *L'ironie du Sort*, tout commence par un accident qui affecte la tradition ou la transmission d'un héritage, puisque dans les deux cas un héritier présomptif se voit écarter de cela qu'il croyait lui être destiné de droit. La figure de Gabalâwî est un exemple de cette instance dépositaire de l'autorité et gardienne du patrimoine qui hante souvent les fictions de Mahfûz. Partout où elle apparaît, cette figure sublime est affectée d'une irréductible duplicité qui, la soustrayant à toute détermination, la rend à la fois fascinante et redoutable. De Gabalâwî, le narrateur des *Fils de la Médina* disait qu'il était "une véritable énigme" Or ce qui frappe d'emblée dans cette instance autoritaire à double face, c'est qu'elle semble toujours, ouvertement ou secrètement complice du destin aventureux promis au patrimoine dont elle a la garde.

Cet événement archétypique et inaugural, cette scène disons primitive revient encore dans une autre récit intitulé *al-Ragul al-Thânî* (mot à mot le Deuxième Homme autrement dit: le Second ou le Successeur) qui fait partie du recueil *Al-shaytân ya'izu* publié en 1977. J'en ai traduit, pour vous les lire, les premières lignes:

"Adolescent j'étais attiré par le café Nagaf. Fréquenter les cafés à cet âge était mal vu. En vérité, le café lui-même m'attirait moins que n'exerçait sur moi une fascination magique son propriétaire. Mawgûd ad-Dînârî, le mythe vivant. C'était le dernier des *futuwwa*. Mais, pour l'adolescent que j'étais, il représentait le premier et le dernier des *futuwwa*. J'y allais donc pour jouir du bonheur de le voir assis sur son siège de patron : vieillard auréolé de majesté, de puissance et de beauté. Je choisissais une place à l'écart de celle qu'il occupait ; à la fois repoussé par le respect qu'il m'inspirait et sans cesse rappelé par la mémoire vive que je gardais des récits de son héroïsme. J'étais comme ensorcelé par nombre d'anecdotes énigmatiques le concernant sur la signification desquelles divergeaient les interprétations. Sirotant sa boisson à la cannelle et aux noisettes pilées, combien de fois ai-je eu le sentiment de vivre les instants les plus heureux du temps passé, présent ou à venir !

On raconte que...

On raconte qu'un jour il lança un défi à ses hommes. Cela eut lieu à l'aube, après une nuit passée dans une fumerie à ciel ouvert appelée al-Manâra. Il les dévisagea, l'un après l'autre; personne ne bougea. Mystérieux apparurent ces visages, à la lueur des étoiles ; flétris et hébétés par la drogue apparurent ces visages sur lesquels perlaient les gouttes de sueur, en cet été que nos pères comptaient parmi les plus torrides. Il leur dit: "Vous ne rentrerez pas chez vous avant d'avoir écouté ce que j'ai à vous dire"

Ils le dévisagèrent avec attention, tout en luttant contre la torpeur où les laissait la drogue. C'est à l'annonce d'une prochaine bataille qu'ils pensèrent d'emblée. Mawgûd ad-Dînârî se mit à rire aux éclats jusqu'à ce qu'il fût pris d'un accès de toux. Puis avec une lenteur qui conféra à son imposante stature ainsi qu'à ses traits nettement accusés, une impressionnante gravité, il dit : "Sans doute vous demandez-vous..."

Leur curiosité était maintenant à son comble et leur patience à bout. L'homme reprit : "Une bande telle que la nôtre se doit de désigner, parmi ses membres, un second. Ainsi le veut la tradition ancestrale..."

Le geste involontaire qui échappa à Tibâ' al-Dîk et qu'il tenta d'escamoter par une toux affectée, ne passa inaperçu aux yeux des hommes présents ni à ceux de leur

chef. Même si cela n'avait pas été explicitement dit l'on savait que, de tous les acolytes, il était le plus fort et le plus courageux, et lui-même était depuis longtemps persuadé que la place de second lui revenait de droit.

- Qu'en dites-vous, demanda le chef?

- A toi de décider, chef, répondirent plusieurs voix.

- Vous êtes tous forts et tous courageux mais la *fatwana* [le fait d'être *futuwwa*] ne dépend pas de la seule force ni du seul courage.

- Tu nous a, en outre, appris en quoi consistait la vraie noblesse des sentiments, ajouta alors Tibâ' al-Dîk.

Le chef esquissa un sourire énigmatique et dit:

- Trêve de bavardage! J'ai une mission à vous confier . Qui d'entre vous accepte de s'en charger?

- A tes ordres! s'empressèrent-ils de répondre,

- En quoi consiste cette mission, s'enquit alors Tibâ' al-Dîk?

Souriant Dînârî répondit:

- C'est un secret!"

Je sélectionne de ce passage quelques traits que je commente brièvement avant d'enchaîner :

1) Comme dans les deux fictions précédemment évoquées, l'histoire commence ici à l'instant du choix d'un successeur, autrement dit à cet instant hors du temps, entre deux temps, ou deux époques (le mot de '*ahd* qui signifie en arabe tout à la fois époque, '*alâ 'ahdi fulân*, à l'époque de tel prophète ou de tel roi; commandement ou ordre; testament alliance ou pacte, intervient à la fin du récit), instant n'appartenant proprement ou pleinement ni à l'époque qui s'achève déjà ni à celle qui doit s'ouvrir. Et comme c'était le cas dans les deux autres fictions, le préambule que je viens de lire nous apprend que cet instant remet en cause ou en jeu le choix implicite, mais que l'on croyait déjà fermement établi, d'un successeur, d'un héritier sinon d'un prince héritier : Tibâ' al-Dîk : *Même si cela n'avait pas été explicitement dit l'on savait que, de tous les acolytes, il était le plus fort et le plus courageux, et lui-même était dès longtemps persuadé que la place de second lui revenait de droit.*

2) Ici comme ailleurs dans ce type de récit, le narrateur qui raconte l'histoire nous dit que les événement dont il sera question appartiennent à une époque révolue, l'époque des *futuwwa*. A l'affirmation que j'ai citée:

“En vérité, le café lui-même m'attirait moins que n'exerçait sur moi une fascination magique son propriétaire. Mawgûd ad-Dînârî, le mythe vivant. C'était le dernier des futuwwa” répond celle-ci qui intervient à la fin de la nouvelle: *“J'ai connu Mawgûd al-Dînârî alors qu'il était le patron du café Nagaf et qu'était déjà révolue l'époque des futuwwa et de la fatwana”*. Ce que je traduit par époque c'est le mot de '*ahd*. L' époque de la *fatwana*, ce mode de souveraineté propre au *futuwwa*, appartient à un autre temps, à une autre histoire, une histoire finie, dont le narrateur ni ses lecteurs ne sont les contemporains. Le narrateur semble dire qu'entre le présent, le temps présent et ce mode de souveraineté qui est celui du *futuwwa*, il y a incompatibilité radicale. La *fatwana* appartiendrait à une autre histoire. Les questions, qui, dès lors, se posent reviennent à savoir ce qu'est et en quoi consiste la *fatwana*, pourquoi celle-ci appartient a une époque définitivement révolue et enfin comment déterminer les rapports à la fois logique et chronologique ou historique entre cette époque passée et le présent.

3) Le troisième motif que je retiendrai du préambule a trait justement à la question de l'essence de la *fatwana*. L'épreuve à quoi Dînârî entend soumettre ses hommes pour savoir lequel d'entre eux est le plus apte à lui succéder ne consiste pas à mesurer leur courage ou leur force physique (*Vous êtes tous forts et tous courageux mais la fatwana ne dépend pas de la seule force ni du seul courage*), qualités qu'ils pensaient être les prédicats essentiels de la *fatwana*. Ces deux qualités que tous les candidats présents ont en partage, et qui de ce fait sont dépourvus de toute vertu discriminante, ne seraient en quelque sorte que les prédicats accidentels de la *fatwana* dont l'essence véritable est à chercher ailleurs. La révélation de ce prédicat essentiel qui fait le *futuwwa* est nous dit-on, subordonnée à l'acceptation d'une mission. Il s'agit toutefois d'une mission bien singulière puisqu'elle est secrète, et que son caractère secret ne signifie pas ici que ce en quoi elle consiste, son objet doit demeurer inconnu seulement de ceux qui en sont exclus, ce qui va de soi, mais aussi de celui-là même qui s'en charge et qui doit donc accepter de le faire sans rien savoir de ce à quoi il s'engage, ni voir où il va. De cette mission Dînârî refuse de rien dire - sinon qu'elle exige l'obéissance la plus totale, une "*obéissance aveugle*" précise-t-il. Ainsi donc pour accomplir cette mission, dont la seule raison d'être est d'éprouver la capacité de celui qui l'assume d'accéder au statut de *futuwwa*, de chef, autrement dit de pouvoir commander et décider souverainement il faut paradoxalement savoir obéir aveuglément servilement.

Devant le refus du *futuwwa* d'explicitier la nature de la mission, ses hommes hésitent et c'est alors que le plus jeune d'entre eux, Hagarî -le dernier arrivé, celui qui n'a pas encore fait ses preuves et que l'on tient donc pour le moins apte à la succession- qui contre toute attente, se porte volontaire. Relevant le défi, il accepte la mission et de se charger de cela qui, en toute logique, ne lui était pas destiné et dont il ne sait rien. Il dit oui à une tâche dont la fin, tout autant que les moyens pour y accéder, lui demeure cachée et s'engage à obéir aveuglément.

Voyant cela Tiba' al-Dîk, le plus fort et le plus courageux des hommes de Dînârî, celui que l'on tient pour son successeur de fait se ravise et demande que la mission lui soit confiée. La réponse du *futuwwa* est sans appel: "*Il t'a devancé et tu n'y peux plus rien*". Puis, refusant à nouveau de répondre à la question qui lui est posée touchant à la nature de la mission, Dînârî s'en va après avoir demandé à ses acolytes d'oublier ce qui vient d'avoir lieu. Ainsi se clôt le premier chapitre de la nouvelle.

Avec ce chapitre préliminaire, quelque chose a sans doute eu lieu, mais d'une certaine manière rien n'est véritablement arrivé. Rien ne s'est encore effectivement actualisé. Certes, nous savons qu'il est désormais nécessaire de désigner un successeur, ou un héritier, disons un *khalîfa*, mais nous ne savons toujours pas de quelle qualité il doit faire montre pour mériter un tel poste, ni même si une telle qualité peut actuellement exister, puisqu'elle semble dépendre d'une épreuve à venir, d'une mission qui doit en quelque sorte la faire apparaître ou naître, et qu'une telle mission reste absolument indéterminée. La seule chose que nous en sachions est qu'elle exige une obéissance infinie. En outre, cela qui vient d'avoir lieu et qui n'est presque rien, doit conformément au vœu du *futuwwa* s'annuler ou s'effacer: il faut oublier leur demande-t-il, faire comme si

rien n'avait eu lieu, tenir les événements qui viennent de se dérouler pour fictifs. Si bien qu'à ce premier acte, à ce premier chapitre où il a été question d'un successeur à venir, rien ne devrait en toute rigueur succéder: le chapitre suivant devrait être lu comme un commencement et le deuxième acte vécu comme un recommencement. La suite de l'histoire ne doit pas procéder, découler ni dépendre de ce début. En d'autres termes les actions futures de cette histoire doivent devraient ne pas obéir à ce premier acte qui pourtant n'exige qu'une seule chose, à savoir l'obéissance aveugle.

Et de fait ce qui arrive le deuxième jour arrive, si l'on peut dire, selon cette impossible logique de la non-succession. En effet le lendemain quand Hagârî, sans attendre l'ordre de son chef, se présente devant lui et lui dit en s'excusant "Je suis venu sans convocation", l'autre lui répond "Si tu n'avais agi ainsi j'aurais fait comme si rien n'avait eu lieu" (la *'tabartu l-'amra ka'an lam yakun*). Etrange affirmation de la part de celui qui entend éprouver la capacité d'obéissance d'un homme. Si tu n'étais pas venu avant ma convocation, avant mon ordre, si tu les avais attendus afin de pouvoir les suivre et t'y conformer, non seulement un tel ordre ne serait jamais venu mais, qui plus est cela aurait frappé de nullité ce qui a eu lieu la veille et qui, si du moins l'on continue à se fier à l'ordre logique et chronologique, est croit-on, déjà arrivé. L'effectuation, l'effectivité ou l'actualisation, en arabe, la *haqîqa* et le *tahaqquq* de l'événement qui précède dépend de et donc obéit à l'événement qui succède et dont l'arrivée, elle, n'obéit à aucun ordre qui l'aurait précédé.

La logique inhérente au concept ordinaire d'obéissance, *tâ'a*, voudrait qu'à un ordre préalablement donné succédât son exécution. C'est là, semble-t-il, une première condition minimale, Et pourtant le texte nous dit qu'ayant entendu la réponse de son chef, Hagarî "*remercia Dieu, secrètement de ce premier succès obtenu*" -Pour pouvoir se dire cela, Hagarî doit sans doute penser qu'il a réussi à se montrer obéissant ou plus précisément, et ici la différence est à la fois ténue et décisive, réussi à se montrer infiniment obéissant, à faire preuve d'une obéissance infinie. Et c'est justement d'*obéissance aveugle* que parlait le *futuwwa*. Comment faire preuve d'obéissance aveugle sinon en tentant d'obéir sans voir, en essayant d'obéir à un commandement qu'on ne voit pas encore, qui n'est pas encore perceptible faute d'avoir pris forme, d'avoir été formulé? Obéir aveuglément c'est obéir à ce qu'aura voulu dire le *futuwwa*, à son injonction implicite ou présentement secrète et qui ne naîtra, ne verra le jour, ne se formulera ou ne se phénoménalisera qu'à la faveur de son exécution, comme cette exécution même. L'obéissance ne sera infinie, infiniment obéissante que si elle prévient l'ordre et le précède, que si elle sait se montrer attentive à ce qui en lui se veut sans s'explicitier, à ce qu'il couve ou couvre encore. On ne se montre véritablement obéissant que si l'on sait non seulement suivre, mais comme on dit aller au-devant des désirs, des souhaits de quelqu'un, c'est-à-dire les combler avant qu'il les exprime. Et c'est ce qu'à fait Hagarî dès le début. Le texte parle, un peu plus loin, de "*cette étonnante impulsion*", de "*cette ivresse qui l'a poussé à accepter la mission*", en d'autres termes à obéir a une poussée sans motif ni mobile représentables et qui l'engage, pour pouvoir s'y conformer, à précéder l'ordre, à dire oui à un commandement qui, bien que ne provenant pas de soi ne provient d'aucune autre instance déterminable, à se charger d'une mission dont il ne sait rien et qui ne consiste en rien d'autre qu'en sa propre anticipation,

Mais à l'égard d'une telle obéissance infinie, la suite de l'histoire montrera que l'on n'est jamais quitte. En effet dès lors que l'obéissance infinie, aveugle, n'est ce qu'elle est qu'à prévenir l'ordre de l'autre, qu' à aller au-devant de ses désirs, qu'à entendre ce qu'il n'a pas encore exprimé, c'est-à-dire à le traduire, l'interpréter activement, elle ne peut que contredire l'autre obéissance, l'autre sens tout aussi nécessaire de ce concept, à savoir le fait de se conformer à l'ordre formel de quelqu'un. L'obéissance n'est infinie que dans la mesure où elle court le risque de la désobéissance. Or à aucun moment de la nouvelle que nous lisons, Dînârî, le *futuwwa*, ne dira en quoi consiste la mission en question, quel en est l'objet. Bien plus, personne, le protagoniste pas plus que les lecteurs, ne saura si elle a seulement commencé, si l'épreuve proprement dite a débuté ou si l'on n'en est encore à une sorte de pré-épreuve destinée à tester les capacités du candidat à être éprouvé. Livré à lui-même comme à un autre, Hagarî s'engage dans une histoire sans commencement ni fin: le rite de passage qui permet d'accéder au statut de *futuwwa*, autrement dit d'héritier, se révèle ici illimité, sorte de passage entre deux bords qui ne cessent de s'écarter l'un de l'autre.

Faute de pouvoir analyser avec vous la suite de cette nouvelle, je vais maintenant vous lire un très bref récit qui au fond raconte une autre version de la même histoire, tiré du recueil intitulé Récits de notre quartier. Je le lis dans la traduction de Osman parue chez Sindbad [références à inclure]

Ce récit ainsi que vous avez pu le constater, parle de la même chose que le précédent : l'épreuve ou de la série d'épreuves à quoi doit se soumettre celui qui désire accéder à la sphère de la *fatwana*, à la sphère du pouvoir, et devenir un éventuel successeur, autrement dit un héritier possible. On y reconnaît aisément les motifs qui nous ont occupé jusque là et d'abord celui de l'impossible obéissance à la volonté du *futuwwa*. Ce que je disais plus haut concernant le double impératif contradictoire qui structure l'acte d'obéissance est ici mis à nu. En effet, voilà un homme qui, pour rallier la bande du *futuwwa* va au-devant de ce qu'il croit être les désirs de ce dernier, s'empresse de répondre à sa volonté *supposée* donc en devance l'expression, pensant ainsi se conformer à la volonté de son chef, c'est-à-dire à une volonté qui, demeurant secrète, accule l'autre à l'anticiper et donc d'une certaine manière à l'inventer. L'accule donc non seulement à prendre le risque de se tromper, mais en vérité à se tromper fatalement puisque l'initiative que suppose toute invention ne sera jamais de la simple obéissance, Le geste qui consiste à aller au devant des désirs de quelqu'un est un geste structurellement ambivalent dans lequel il sera toujours impossible de faire le départ entre l'obéissance et la désobéissance, la fidélité et l'infidélité, geste dans lequel l'une ressemble et doit ressembler à s'y méprendre à l'autre. Et tel est bien le défi impossible à relever que doit affronter tout candidat à la *fatwana*. Si j'insiste sur ce geste ambivalent qui est celui de tout héritier, ou plus exactement à la condition duquel on peut prétendre au statut d'héritier, c'est parce que ce geste ébranle ou fissure irrémédiablement et le concept d'histoire et celui de pouvoir. Ce geste suppose, en effet cela même qu'il rend impossible, à savoir la distinction entre l'avant et l'après et celle entre la souveraineté et la dépendance.

Au fond, nous commençons à le comprendre, l'obéissance, l'obéissance infinie ou aveugle ne constitue pas l'épreuve préliminaire permettant d'accéder dans un

deuxième temps à la sphère de la *fatwana*. En vérité cette dernière, la *fatwana* elle-même, n'est rien d'autre que le fait d'être capable d'une telle obéissance. Pouvoir obéir infiniment au *futuwwa* c'est être soi-même le *futuwwa* ou le *futuwwa* soi-même. La docilité ou l'obéissance extrême touche jusqu'à s'y confondre à la souveraineté même. Et c'est pourquoi à vouloir contenter infiniment le *futuwwa*, on risque toujours, on risque nécessairement de le mécontenter : à le contenter on a déjà commencé de le contrarier. Cela est signifié au moins deux fois dans ce récit: "*Les gens de bien et de sagesse sont nombreux à lui prodiguer des conseils: - La propreté est importante, savoir raconter une histoire est important mais ce qui compte plus que l'une et l'autre, c'est le courage! - Le courage? - Oui, mais prends garde ce faisant à ne pas éveiller sa jalousie, car alors il te haïrait au lieu de t'accepter.* [L'expression arabe est "*badalan min*". Cette substitution toujours possible entre le contentement et le mécontentement marque bien que le rapport qu'ils entretiennent n'est pas un rapport d'opposition, la même cause engendre l'un comme l'autre.] - *Et comment s'y prendre?* [La formulation arabe est plus forte qui marque la radicale imprévisibilité de la tâche consistant à répondre simultanément à deux injonctions absolument irréconciliables: - *Et comment puis-je concilier uwaffiq ceci et cela?*] - *Ça c'est ton problème et c'est à toi de lui apporter une solution grâce à ta sagacité.... Un autre lui dit. - la force aussi a son importance.. tu dois prouver ta force.. tu dois montrer que tu es capable de placer les coups décisifs et aussi d'encaisser les coups les plus violents... Cependant il faudra établir que ta force ne peut en aucune manière égaler la sienne. - Mais comment puis-je réussir tout cela à la fois? - C'est ton problème, Abdoun.* [Telle est l'épreuve aporétique, sans issue que doit endurer le jeune homme - comment être comme le *futuwwa*, souverain comme lui, sans cesser d'être obéissant.]

Nous reconnaissons là les deux qualités, le courage et la force, dont Dînârî, dans la nouvelle précédente, disait qu'elles ne pouvaient à elles seules définir l'essence de la *fatwana*. Et nous comprenons peut-être maintenant que le prédicat qui définit l'essence de celle-ci ne sera jamais un prédicat déterminable comme tel, tel prédicat *x* que l'on pourrait circonscrire au même titre que le courage, la force etc. Peut-être que la qualité qui fait le *futuwwa* ne consiste-t-elle en rien d'autre qu'en la capacité d'endurer la contradiction irréductible qui est au coeur de chacun des autres prédicats de la *fatwana*, en d'autres termes l'obéissance simultanée à deux impératifs antinomiques.

Le risque de l'échec est ici fatal du fait que la condition de possibilité de l'accès à la *fatwana* ressemble à s'y méprendre à sa condition d'impossibilité. On échoue bien que l'on ait fait tout ce qu'il fallait pour accéder à la sphère de la *fatwana*, c'est-à-dire parce qu'on a fait tout ce qu'il fallait pour y accéder. Ce sont les derniers mots du récit: "*Et malgré cela, tu me chasses? L'autre répondit avec impatience: - En vérité c'est à cause de cela que je te chasse...* "

Pour conclure je vais maintenant essayer de voir les incidences de ce qui vient d'être dit sur les deux thèmes que j'ai retenus dans l'oeuvre de Mahfûz, à savoir le pouvoir et l'histoire.

Le pouvoir d'abord. Des différents récits évoqués, on pourrait conclure que la figure du *futuwwa* dans cette oeuvre coïncide avec celle du despote et l'époque de

la *fatwana* avec celle de la tyrannie ou du despotisme. Si, pour aller vite et simplifier, nous ne retenons que deux traits déterminants de l'autorité qu'exerce le despote, à savoir son caractère arbitraire et injuste, il faudra bien reconnaître qu'il s'agit là des deux traits qui définissent le mieux la quasi totalité des actes et décisions des différents *futuwwa* dans les fictions de Mahfûz. Ainsi, et pour n'en donner qu'un exemple, quand dans *Les Fils de la Médina* Gabalâwî décide de confier la gestion du *waqf* à son plus jeune fils, l'un de ses enfants lui dit: "... nous ne contestons pas ta décision. Tout ce que nous désirons, c'est de comprendre pourquoi." Et quand l'aîné non content des explications évasives que fournit son père revient à la charge, la seule réponse de ce dernier est la suivante: "*Telle est ma volonté! Trancha Gabalâwî d'un ton sec. Tu n'as qu'à t'incliner.*" Et ce refus de répondre, de rendre compte de sa décision en la justifiant définit si bien le *futuwwa* qu'il constitue le thème central et en vérité exclusif de l'une des nouvelles recueillies dans les *Récits de notre Quartier*. Ce bref récit rapporte une discussion au cours de laquelle l'imam de la mosquée demande au *futuwwa* de son quartier, devenu un vieillard impotent, de justifier les nombreux crimes qu'il aura commis alors qu'il exerçait le pouvoir. Je lis le dialogue qui conclut la nouvelle et où le *futuwwa* évoque les circonstances dans lesquelles il a tué un certain Farquch al-'Abd [références à fournir]

Décision donc arbitraire, absolue, c'est-à-dire ne dépendant d'aucune règle à quoi elle obéirait (et qui dans ce cas, je le note en passant, vient interrompre l'enchaînement prévisible et programmé d'une l'histoire). Et c'est justement un tel défaut de règle déterminable ou représentable que Hagarî, le jeune candidat à la *fatwana* du récit que nous lisons plus haut, finit par juger insupportable et qui le pousse à renoncer, vers le milieu de la nouvelle, à sa mission. Incapable de faire face plus longtemps à des ordres qui obligent à leur propre transgression, Hagarî décide de quitter le quartier soumis à l'autorité arbitraire de Dînârî pour un quartier voisin sous l'autorité d'un autre *futuwwa* nommé Shiblî. Des événements qui ont cours dans ce nouvel espace, je ne dirai rien sinon qu'ils doublent ceux qui ont eu lieu dans l'autre quartier. Ils constituent en quelque sorte la traduction claire de ces derniers. Ils en déterminent l'indétermination. La loi devient enfin positive, les ordres déterminés et clairs, la règle du jeu manifeste, les places assignées sans équivoques et l'obéissance simple. Hagarî sait enfin ce qu'on attend de lui et le statut qu'on lui assigne. Ce statut est clairement défini dès la première rencontre avec le nouveau *futuwwa* qui lui signifie qu'il est désormais exclu de la sphère de la *fatwana*. Le nouveau contrat, ou la nouvelle alliance, est cette fois limpide et les limites à ne pas transgresser ainsi que les sanctions à subir en cas de transgression sont sans équivoque. Plus de double contrainte, plus d'injonction paradoxale: les limites de la loi sont ici fermement tracées. Dans ce nouveau quartier comme dans l'autre, le *futuwwa* exige l'obéissance mais celle-ci n'a pas dans les deux cas le même sens. Pour le nouveau *futuwwa* l'obéissance ne signifie rien d'autre que la conformité à une loi formellement établie. Maintenant la responsabilité, les droits et les devoirs, les commandements sont univoques, ils ont enfin *un* sens. N'est-ce pas ce que Hagarî voulait? Comment alors comprendre que celui-ci, après avoir vécu quelque temps dans ce nouveau quartier, formule à l'égard de Shiblî le jugement suivant: "*Oui, il est à l'inverse de Dînârî, clair, mais d'une clarté offerte et méprisable. En vérité, malgré tout ce qu'il y eut, il n'aima pas Shibli et ne haït Dînârî*"?

Qu'est-ce que Hagarî avoue, sinon aimer, du moins ne pas détester chez l'ancien despote? En un mot, son despotisme *absolu*, le caractère excessif, infini ou hyperbolique d'un tel despotisme, qui en marque paradoxalement, la limite ou la finitude. Poussée à sa limite extrême, la tyrannie du *futuwwa*, cette figure du Maître, du Tout Autre inaccessible, du Très Haut, induit son propre effacement, son propre suspens, et oblige celui qu'elle soumet à son commandement infini, c'est-à-dire sans commandement déterminable, à sans cesse se déterminer, ou s'auto-déterminer. Même si une telle détermination ne se donne à vivre que comme une passion infinie. Le refus de répondre qui est le propre du despote, en devenant absolu, accule l'autre à répondre, à prendre l'initiative de répondre, à risquer aveuglément une réponse, l'accule à la responsabilité, bien qu'il lui retire et parce qu'il lui retire toute règle susceptible de garantir d'avance la justesse ou l'adéquation d'une telle réponse. Dans l'hétéronomie infinie que suppose le commandement absolu se marque l'origine et la fin du despotisme, fin qui est l'ouverture de la possibilité de quelque chose comme la démocratie. Tout cela explique, comme je le rappelais, que la sortie de Hagarî de l'aire de juridiction de ce despote absolu qu'est Dînârî coïncide avec sa propre exclusion de la sphère de la *fatwana*.

Cela amène au deuxième thème annoncé: l'Histoire. Si la *fatwana* est l'épreuve d'une obéissance infinie, excessive dans laquelle l'obéissance excède justement sa propre définition, et s'il n'y a pas d'héritage, donc pas d'histoire, sans une telle obéissance, alors l'époque de la *fatwana* ne saurait appartenir à l'Histoire, on ne saurait s'y rapporter comme à un simple moment de l'histoire, un temps T auquel succéderait un temps T1, qui serait celui de tel ou tel régime politique plus ou moins démocratique.

La *fatwana* ne se laisse pas identifier au despotisme comme tel, ni la fin de la *fatwana* à la démocratie comme telle: si elle avait un temps propre ce serait cet instant où la limite, voire la fin du despotisme s'annonce dans l'excès même du despotisme, dans sa surenchère. Inversement, la disparition pure et simple de la *fatwana* rappellerait, évoquerait et réveillerait à la fois, la tyrannie que couve la démocratie et qui sans cesse la menace. L'épreuve de la *fatwana* a lieu en cet instant nécessairement anhistorique qui suspend et relance l'histoire, instant aussitôt fini, jamais présent dans l'histoire, justement parce qu'il lui est coextensif, un peu comme cette mission imposée par Dînârî qui ne se sera jamais actualisée comme telle mais qui aura accompagnée toute l'histoire, comme sa chance même.
Hachem FODA

(La première version de ce texte est parue sous le titre Le Dépôt dans LETTRE INTERNATIONALE 19,1988-89).